



Indu Sundaresan

*Princesse  
de l'ombre*



Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Isabelle Saint Martin

Michel  
LAFON





DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*La Vingtième Épouse*  
*Le Festin de roses*  
*La Splendeur du silence*  
*Le Couvent des petites fleurs*

Titre original  
*Shadow Princess*

© Indu Sundaresan, 2010.  
© Éditions Michel Lafon, 2010, pour la traduction française  
7-13 boulevard Paul-Émile-Victor, Ile de la Jatte  
92521 Neuilly-sur-Seine.  
[www.michel-lafon.fr](http://www.michel-lafon.fr)





*Pour ma mère, Madhuram,  
et ma fille, Sitara*







## Chapitre 1



*Passé minuit... une fille naissait sur cet arbre du grand verger du bonheur ; par la suite, la température fiévreuse de la mère (mizaj-i-wahhaj) transgressa les limites de la modération... Cet incident inattendu, ce désastre à fendre l'âme, emplit le monde de stupeur.*

Tiré du *Padchah Nama* d'ABDUL HAMID LAHORI  
W. E. BEGLEY et Z. A. DESAI  
*Taj Mahal : Le Mausolée de lumière*

Burhanpur  
Mercredi 17 juin 1631  
17 Zi'l-Qa'da A.H. 1040

**L**e hurlement épuisé de l'impératrice vibra faiblement dans l'air de la nuit avant de s'étouffer. Trois heures du matin. L'aube s'annonçait déjà par des traînées grisâtres à l'horizon. Les *diyas* à l'huile et les bougies faisaient onduler de légères couches d'air qui répandaient leur lumière depuis les appartements dominant les eaux de la Tapti.

Les lèvres écartées sur ses dents blanches, les yeux clos, Mumtaz Mahal cria de nouveau sans émettre un son.

– Maman ! gémit Jahanara en lui agrippant les doigts. Veux-tu encore de l'opium ?

Retombant sur ses oreillers, Mumtaz hocha la tête en frissonnant. Maintenant que la contraction était passée, malgré cette longue journée et cette nuit de souffrance, ses traits reprenaient leur admirable beauté. La forme parfaite de son nez, la courbe délicate de son menton, l'éclat de sa peau,



### *Princesse de l'ombre*

l'intensité de son regard aux reflets gris. Elle avait conservé la fraîcheur de sa jeunesse malgré ses trente-huit ans.

Mumtaz Mahal, la Merveille du palais – titre que l'empereur Chah Jahan lui avait fait décerner quelques années après leur mariage –, laissa retomber sa main dans la paume réconfortante de sa fille aînée. Peu après, la douleur revint. L'impératrice luttait pour donner naissance à son quatorzième enfant en dix-neuf années de mariage, et elle était presque heureuse de souffrir autant, car elle était mariée à un homme qui l'aimait plus que tout, Khurram, dit Chah Jahan depuis qu'il était au pouvoir, mais qu'elle appelait encore du nom que son grand-père, l'empereur Akbar, avait choisi pour lui à sa naissance.

Un rugissement lui emplit les oreilles. L'opium, vite... Elle le considéra un instant dans son bol de filigrane d'argent, sous forme de dattes sucrées au jus de tamarin, saupoudrées de noix de cajou et d'amandes, parsemées de raisins secs. Elle en avait déjà mangé cinq de la taille d'un fruit de *jamun* depuis qu'elle avait perdu les eaux... À quand cela remontait-il ? Cependant, l'opium, d'habitude tellement efficace, n'avait fait qu'effleurer l'intensité de la douleur et elle hésitait à en prendre davantage. Les sages-femmes, avec leurs bavardages et leurs conseils incessants, avaient prétendu que cela ne ferait pas de mal à l'enfant, mais elle n'en croyait rien. De nouveaux élancements lui déchirèrent le ventre et elle ne put s'empêcher de crier encore, inquiète toutefois de ce que Khurram risque de l'entendre ; car il se tenait sûrement dans les parages, même s'il n'avait pas le droit d'entrer dans la chambre d'accouchement. Il existait ainsi de ces lois que même le souverain de l'empire moghol ne pouvait transgresser.

Un troupeau de sages-femmes virevoltait à travers la pièce, gardant ses distances avec le lit de l'impératrice. Elle ne pouvait supporter leur contact à cette heure matinale.

Les doigts de Jahanara la serraient tant qu'au milieu de ses cris, Mumtaz haleta :

– Lâche-moi, *beta*.

Et la jeune fille d'obéir en se couvrant la face. Lorsqu'elle parvint à se redresser un peu, sa mère la chercha à tâtons.

Sur sa gauche, une voix retentit :



### *Indu Sundaesan*

– Je suis là aussi, maman ! Je vais t'aider. Si tu ne veux pas qu'on te serre fort trop la main, je la serrerai doucement.

Poussant un soupir, l'impératrice se tourna vers sa deuxième fille, Roshanara, avant de revenir sur Jahanara. Elles se ressemblaient tellement ! Même si la comparaison risquait de ne pas leur faire plaisir, songea-t-elle en souriant. Svelte, élancée, Jahan avait dix-sept ans, un visage anguleux aux traits droits, d'épais sourcils épilés en arcade, les cheveux tirés en une natte qui lui retombait dans le dos. Roshan paraissait seulement plus douce, la peau plus claire, les yeux piquetés de vert, le visage rond. Pourtant, malgré une allure raffinée, elle n'avait que quatorze ans ; les trois années qui la séparaient de son aînée correspondaient à toute une vie de sagesse. Elle n'aurait pas dû se trouver là, mais elle avait insisté et Mumtaz avait fini par céder, incapable de discuter alors que le travail avait commencé. Après tout, ces filles deviendraient mères un jour elles aussi, autant qu'elles sachent ce qui les attendait. Il existait déjà entre les deux sœurs une légère rivalité, trop ténue pour qu'on s'en inquiète. Mumtaz estimait cependant que c'était à elle de les maîtriser, car elles avaient besoin d'une autorité pour les guider ; Khurram ne l'aidait pas beaucoup sur ce plan : il avait porté tout son amour sur un seul de ses enfants, au point de ne pas se soucier des autres.

Alors qu'une nouvelle contraction lui tordait le ventre, Mumtaz se demandait pourquoi ses idées étaient si claires. Au cours de ses treize précédents accouchements, elle n'avait pu penser à rien mais tout s'était bien passé, presque facilement, avec juste une petite douleur dans les reins, que l'opium avait vite fait de chasser ; chaque fois, l'enfant était arrivé en assourdissant le monde de ses cris stridents, arrachant des sourires béats à l'assistance. Les rires avaient retenti à travers le palais alors que Khurram entendait la nouvelle, l'oreille pressée contre le bois de la porte.

Au début, il y avait eu ces années lointaines où elle avait dû, avec les enfants, suivre son époux en exil pour échapper aux troupes envoyées par le père de celui-ci, l'empereur Jahangir. Certaines naissances avaient eu lieu sous la tente, au bord de la route. Maintenant encore, en ces temps à peu près paisibles, alors qu'à eux deux ils tenaient tout l'empire



### *Princesse de l'ombre*

entre leurs mains, Mumtaz croyait entendre le claquement lointain des chevaux lancés à leurs trousses – une peur panique la reprenait alors.

Tous leurs enfants n'avaient pas survécu. Avant Jahanara, il y avait eu une autre fille, morte à trois ans... Mumtaz devait faire un effort pour se rappeler son nom... et son visage. À l'époque, ils étaient encore dans les bonnes grâces de l'empereur Jahangir, aussi celui-ci avait-il envoyé ses condoléances à son fils et à sa belle-fille. D'autres bébés étaient mort-nés, ce qui, au moins, avait épargné à leur mère de trop s'attacher à eux. Certains étaient décédés après quelques jours ; et puis il y avait eu ceux qui, comme cette fille aînée, avaient succombé à la petite vérole ou à quelque mystérieuse fièvre alors qu'ils commençaient à marcher à quatre pattes ou même à se redresser, à babiller quand ce n'était à parler. Néanmoins, il lui restait six enfants. Jahan et Roshan, les deux seules filles, se trouvaient avec elle, tandis que les garçons restaient à l'extérieur de la pièce avec leur père. Et si ce bébé vivait aussi... Comme elle se caressait le ventre, lui vint pour la première fois cette pensée : *si ce bébé vivait et qu'elle-même ne mourait pas, cela lui en ferait sept*. Il lui resterait alors quelques années de fertilité et, bien que Khurram et elle aient été mariés depuis si longtemps, malgré toutes les femmes peuplant son harem, il reviendrait dans son lit. Et elle porterait d'autres petits. Tout était entre les mains d'Allah.

– Jahan, tu seras bientôt en âge de te marier, souffla-t-elle lorsque la contraction fut passée.

– C'est vrai ? Ah oui...

La jeune fille semblait plutôt contente de le constater et Mumtaz se dit qu'elle-même l'avait désiré bien avant dix-sept ans.

– On verra quand tu iras mieux, maman.

– Nous en avons déjà parlé avec ton *Bapa*, insista Mumtaz trop heureuse de profiter de ce moment de répit.

Elle avait soudain pris conscience de ce qui lui arrivait et s'inquiétait surtout de ne pas revoir Khurram à temps... elle avait tellement envie de toucher son visage, d'entendre sa voix. Mais elle avait aussi des devoirs envers ses enfants. D'un geste fatigué, elle fit signe à sa fille :

### *Indu Sundaresan*

– Approche.

Elle s'adressait à Jahan, cependant Roshan vint aussi.

– Il y a un *amir* à la cour, d'une bonne famille qui sert l'empire depuis des générations. Ils viennent de Perse et descendent du Chah, bien que leurs terres soient au Badakhchân. Ton Bapa et moi ne voulons pas te forcer à te marier contre ton gré, Jahan, mais...

– Tu sais que je ferai tout ce que tu voudras, maman, dit Jahanara. Mais pourquoi me dire ça maintenant ? Nous aurons tout le temps plus tard, garde ton énergie pour ton bébé.

L'impératrice Mumtaz Mahal ferma les yeux, épuisée, et demeura un si long moment sans bouger que les deux filles finirent par se regarder avec inquiétude. Roshanara se pencha vers sa mère en murmurant :

– Comment s'appelle cet amir ?

– Najabat Khan.

Ni l'une ni l'autre n'avaient entendu parler de Mirza Najabat Khan. Elles n'avaient vu la cour qu'en de rares occasions, depuis le balcon du *zenana*, le harem, derrière le trône de leur père ; trop fascinées par l'éclat de l'or et de l'argent, par le silence total qui régnait dans cette salle pourtant grouillante d'hommes à la tête enturbannée fléchie devant leur Bapa, elles n'avaient certes pas prêté attention aux noms des nobles présentés à l'empereur.

Les reins de nouveau traversés de fulgurantes douleurs, Mumtaz poussa un long soupir :

– Jahan, demande qu'on fasse venir ton père.

Jahanara se leva ; un ordre de sa mère était en général exécuté avant qu'elle ait fini de le formuler. Pourtant, cette fois, lorsque la jeune fille comprit ce qui lui était demandé, elle se figea :

– Bapa ne peut entrer ici, maman.

– Et jusqu'ici il ne l'a pas fait. Mais je veux le voir.

Dans un gloussement de désapprobation, les sages-femmes saisirent leurs voiles pour les jeter sur leurs têtes et se prosterner comme si l'empereur faisait déjà son entrée dans la pièce, mais Mumtaz ne se donna pas la peine de se relever.

– Va le chercher.

Jahanara s'inclina devant sa mère.



### *Princesse de l'ombre*

- Dès que je pourrai ouvrir cette porte, maman.
- Et toi, Roshanara, ne reste pas là ! intima Mumtaz à sa fille cadette. Je voudrais m'entretenir seule avec ton Bapa quand il arrivera.

Une moue aux lèvres, la fillette s'éloigna du lit de sa mère pour aller s'asseoir parmi les esclaves qui lui firent une place le long du mur. Alors que Jahanara posait la main sur le glacial loquet, elle entendit une des sages-femmes marmonner :

- La tête apparaît, Votre Majesté, il n'y en a plus pour longtemps.

La princesse Jahanara Begam s'appuya contre le panneau en frottant sa nuque douloureuse. Voilà trente heures que sa mère était en travail, et enfin le bébé daignait présenter sa tête. Au début, cette chambre avait ressemblé à toutes les autres et les jeunes esclaves avaient poussé des cris de joie en annonçant la naissance d'un fils. La première sage-femme se tenait dans un coin (entretenant sa propre cour parmi ses aides), riant aux plaisanteries tout en tricotant afin d'entretenir la souplesse de ses doigts. À part l'opium, Mumtaz n'avait accepté de manger que des pommes que Jahanara avait patiemment coupées en morceaux pour les présenter à sa mère. C'étaient des pommes précoces des vallées du Cachemire, délicieusement petites et bien formées, de la taille d'une cerise. Leur arôme emplissait la chambre en ce brûlant mois de juin – au milieu des plaines et loin des montagnes du Cachemire –, faisant saliver l'assistance. Mais ces fruits étaient pour l'impératrice et personne d'autre n'y avait droit, pas même ses filles, princesses du sang.

Et puis, au cours des dernières heures, l'atmosphère avait changé. Non pas que Mumtaz eût trop travaillé, mais elle avait trop lutté, le regard vide pendant les contractions, soutenant entre-temps une conversation d'une remarquable lucidité. Comme si elle craignait de ne jamais plus pouvoir prendre la parole.

À cette pensée, Jahanara releva les jupes de sa *ghagara*, ouvrit la porte et fila dans le corridor obscur à la recherche de son père ; elle n'en avait pas atteint l'extrémité qu'une main se posait sur son poignet pour l'arrêter.



*Indu Sundaresan*

– Qu’y a-t-il, Aurangzeb ? demanda-t-elle, essoufflée. Tu ne dors pas ? Tu devrais être au lit, ceci est une affaire de femmes.

La silhouette de son frère se détachait dans l’ombre. À treize ans, il atteignait presque sa taille bien que ses longues jambes d’adolescent maigre paraissent plutôt disproportionnées par rapport à son torse malingre.

– Maman va bien, Jahan ? Je peux aller la voir ?

Elle se détacha de lui avec indignation.

– Maman a réclamé Bapa et je m’en vais le chercher, car lui-même ne devrait pas se trouver dans les parages en ce moment. De quel droit es-tu venu jusqu’ici ?

Il secouait la tête comme s’il ne l’avait pas entendue :

– Et pourquoi cela ? Tu es bien là, toi. Que se passe-t-il ? L’enfant est né ? Pourquoi lui faut-il tant de temps ?

Comme il lui tenait toujours la main, elle se libéra d’un geste impatient. Dans la semi-obscurité de ce corridor en galerie du palais de Burhanpur, le prince Aurangzeb tordit la bouche. À croire que personne ne l’aimait, pensa Jahanara. Pourtant, ils partageaient les mêmes père et mère, ce qui, en soi, était déjà des plus insolites à cette époque, alors que Bapa aurait pu avoir mille épouses et concubines. Cependant, un rien d’irritation altérerait toujours les relations avec ce garçon, sans doute à cause de... sa véhémence, sa trop grande confiance en lui – qu’elle trouvait d’autant plus déplacée qu’il n’était qu’un enfant et n’avait encore rien fait, et ne ferait sans doute jamais rien à l’avenir –, sa conviction de toujours savoir qui avait tort et qui avait raison.

Elle mit dans sa réponse toute l’autorité dont elle était capable :

– Ne commets pas l’erreur d’entrer dans cette chambre, Aurangzeb ! N’oublie pas que tu es un prince du sang et que tu dois respecter les usages.

Son frère s’était tourné vers le fond du corridor, cependant il ne bougea plus car elle avait eu le mot juste en invoquant ces bienséances qu’il révérait tant. Aussi courut-elle à la recherche de leur père sans prendre garde aux eunuques qui s’inclinaient devant elle. Où était donc Bapa ? Elle se rua dans ses appartements, le trouva endormi et le secoua :

### *Princesse de l'ombre*

– Maman te demande ! sanglota-t-elle. Va la voir, elle se meurt.

Lorsque l'empereur Chah Jahan entra dans la chambre de son épouse, celle-ci avait donné naissance à leur quatorzième enfant et dormait. Avec Jahanara, ils étaient restés vingt minutes derrière la porte, main dans la main, à écouter les cris de l'impératrice, jusqu'au moment où avaient retenti les vagissements du bébé. Tout cela parce que, quand ils avaient frappé, la matrone du harem, Satti Khanum, avait passé la tête :

– Sa Majesté va bien, Votre Majesté.

Puis, s'adressant à la princesse Jahanara :

– Petite sotte, vous avez réveillé votre père en vain avec vos émois déplacés !

– Je veux la voir, Satti, avait dit Chah Jahan.

– Bientôt. Vous ne pouvez assister à la naissance. Restez dehors, Votre Majesté, je vous appellerai le moment venu.

Et ils s'étaient retrouvés derrière la porte, à tâcher de déchiffrer les bruits de l'autre côté, jusqu'au soupir épuisé de Mumtaz quand elle s'était enfin endormie. Alors, Satti était venue ouvrir à son souverain.

La petite fille qui venait de naître avait été déposée dans son berceau d'or et d'argent. Les femmes qui s'empressaient encore autour d'elle s'écartèrent pour laisser le passage à Chah Jahan. Il se pencha et vit qu'elle était éveillée, qu'elle le fixait de ses grands yeux bleus.

– Sa Majesté a-t-elle donné un nom à l'enfant avant de s'endormir ? demanda Chah Jahan.

– Elle a proposé... intervint Roshanara en s'approchant de lui, elle a proposé Goharara, Bapa. Est-ce que cela te convient ?

– Tout ce qui vient de ta mère me convient, mon enfant. Va maintenant, je veux rester seul avec elle.

Il alla s'asseoir sur un tabouret bas auprès du lit, les genoux pliés à hauteur de poitrine, les mains sur ses cuisses. Un long moment, alors que l'obscurité de la nuit faisait place aux lueurs du jour, il contempla ainsi sa femme, sa poitrine qui se soulevait régulièrement, s'émerveillant une fois de plus devant sa beauté. Jamais il ne se laisserait d'un acte aussi simple. Il posa une large main sur ses sourcils, mais elle ne

### *Indu Sundaesan*

réagit pas. Elle avait la peau trop chaude. D'un claquement de doigts, sans même se retourner, il fit apporter une coupe d'eau de rose et une serviette qu'il humecta avant de la lui poser sur le front.

– Il faut vite te rétablir, mon amour, souffla-t-il. Le trône de l'Hindoustan nous attend ; nous allons enfin recueillir les fruits de mon œuvre.

Quatre années auparavant, Chah Jahan avait livré de sanglantes batailles pour conserver son empire, tuant impitoyablement frères, cousins et neveux car il savait qu'à la première occasion ceux-ci n'hésiteraient pas à lui infliger le même sort. Certes, des rébellions mineures continuaient de s'élever çà et là et c'était l'une d'entre elles qui les avait amenés vers la frontière australe de l'empire, à Burhanpur, où ils avaient autrefois passé des années en semi-exil, où certains de leurs enfants étaient nés ; de là, le trône d'Agra, sis à des centaines de lieues vers le nord, avec ses joyaux et ses immenses trésors, leur avait alors semblé inaccessible. Pourtant, Mumtaz et lui régnaient désormais sur ce pays d'une incroyable opulence, et leurs noms seraient à jamais gravés dans l'histoire ; quand la postérité évoquerait l'empire moghol, ce serait d'un ton emplis de respect. Son nom à lui et celui de son épouse représenteraient à eux seuls la puissance moghole. L'empereur Chah Jahan était tout sauf modeste : ce n'était sûrement pas à force d'humilité qu'il était parvenu à poser sur sa tête la couronne que son père, en le chassant d'Inde, avait léguée à un autre fils.

Mumtaz Mahal s'agita sur son lit. Un simple petit mouvement qui alerta les assistants discrètement repliés au fond de la pièce pour laisser leur empereur se recueillir au chevet de la femme qui constituait tout son monde ; ainsi avaient-ils été priés de faire de même et de ne voir leur propre monde qu'à travers l'impératrice. Cela ne présentait pas une très grande difficulté pour ces serviteurs, car en se pliant aux vœux du souverain ils étaient assurés de retirer quelques richesses et quelque puissance dans le zenana, ou plus simplement de garder leur tête sur leurs épaules et de voir se lever le jour suivant.

Lorsque le souffle de sa femme s'apaisa de nouveau, Chah Jahan lui prit le poignet et posa les lèvres au creux de son



### *Princesse de l'ombre*

coude. L'enfant dans le berceau émit un gazouillis et aussitôt une nourrice se précipita pour le faire téter. Elle avait été choisie le matin même parmi toutes celles qui s'étaient présentées au palais, vêtues proprement, les cheveux coiffés, les dents vigoureusement brossées à l'aide de brindilles de *neem*. Car cette position représentait une fortune inimaginable, sans parler de la gratitude peut-être éternelle de l'enfant – celui-ci, s'il s'agissait d'un garçon, pouvant un jour porter la couronne de l'Hindoustan. Satti avait choisi cette heureuse paysanne aux traits épais, aux formes opulentes, à la bouche propre, pour son lait au goût mielleux, car la matrone l'avait goûté.

– Est-ce qu'elle va bien, Khurram ?

Dans sa hâte à se redresser, Chah Jahan faillit trébucher et s'agenouilla devant le lit, posa les bras sur la taille et les cuisses de sa femme.

– Oui, Arjumand. Et toi, mon amour ?

Lui aussi s'adressait à son épouse par le prénom sous lequel il l'avait connue.

Elle parut attendre un temps infini avant de répondre :

– Je suis fatiguée. Ce fut... plus difficile, cette fois-ci. Mais je suis contente maintenant que je peux te voir.

– Que me racontes-tu là ?

Il avait parlé d'un ton désinvolte, alors que son cœur se mettait soudain à cogner furieusement dans sa poitrine. Ainsi, tout ne s'était pas bien passé. Jamais Arjumand ne s'était plainte. La naissance d'un enfant était un bonheur et, malgré les souffrances endurées, elle accueillait ensuite son époux avec un sourire joyeux. La peur éveillée par leur fille aînée, que Satti avait envoyée se coucher, lui serra de nouveau la gorge. Voyant sa femme remuer les lèvres, il se pencha et posa une joue sur la sienne, comme pour lui interdire de parler. Elle ne pouvait que mieux se porter, désormais.

– Je vais faire appeler les *hakims*, proposa-t-il.

– Wazir Khan ? murmura-t-elle d'une voix à peine audible. Il n'y connaît rien en ce qui concerne les femmes et il n'est jamais entré au zenana. Que pourrait-il faire ?

– Mais tu...

– Je vais bien, Khurram. Je suis fatiguée, c'est tout. Et je me sens mieux depuis que je t'ai vu. Vas-tu rester auprès de moi ?





### *Indu Sundaesan*

– Oui.

Il sentit ses longs cils lui caresser la peau comme elle fermait les yeux et se rendormait.

Le jour se leva sur Burhanpur et les voix des muezzins retentirent, appelant les fidèles à la prière ; alors Chah Jahan quitta Mumtaz toujours endormie pour regagner sa chambre et prier. Fatigué par cette veille auprès de sa femme, il se déplaçait lentement à travers le zenana. La dernière heure, Jahanara était venue s'asseoir à côté de lui puis avait posé la tête sur son épaule. Elle était ensuite restée au chevet de sa mère, assise à même le sol ; la joue collée sur la paume de Mumtaz, elle avait fini par s'endormir.

Deux heures après que l'empereur Chah Jahan eut quitté les appartements de sa femme, Jahanara s'éveilla étreinte d'un sentiment d'effroi. La main de sa mère était froide. La princesse se releva d'un bond pour constater que sa poitrine n'était plus soulevée par aucun souffle, que son visage semblait apaisé, comme si elle dormait.

– Bapa ! hurla la jeune fille.

Sa voix alerta les femmes du zenana, mais elle les écarta de son passage, les joues baignées de larmes. Elle courut ainsi à travers les couloirs jusqu'à la chambre de son père. Elle ne savait que lui dire, comment le lui dire, mais elle savait déjà que leurs existences allaient s'en trouver bouleversées. Qui veillerait sur eux désormais ? Qui veillerait sur Bapa ? Lui, le souverain de l'empire moghol, ne trouverait plus aucune saveur à la vie sans la femme qu'il aimait.

